

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — États-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 19.

Prix du numéro : 7 centins. — Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

Montréal, Jeudi, 10 Mai 1883.

AVIS

Nous informons respectueusement nos abonnés que l'Index du volume XIII est prêt. Il sera envoyé immédiatement à ceux qui en feront la demande par carte-poste.

SOMMAIRE

TEXTE : Les Bas-Vestiers (suite), par Giulio. — A propos de Victor Hugo. — De Montréal à Lourdes (suite), par un Pèlerin. — Nos gravures : Louis Veuillot ; L'expédition française dans le Haut-Sénégal en 1882 ; Dans la forêt. La raison du plus faible. — Une œuvre patriotique. — Bibliographie. — L'hon. M. Mousseau. — M. Xavier Marmier. Les visites domiciliaires en Russie. — Choses et autres. — Poésie printanière. — Amour et larmes (suite), par Mary. — Une invention utile et de haute nécessité. — Les armes à feu et la guerre. — Soldat et sœur de charité. — Le tabac à priser. — Notes commerciales. — Nouvelles diverses. — Tribunaux comiques. — Les échecs. — Le jeu de dames.

GRAVURES : M. Louis Veuillot, mort à Paris le 7 avril : L'expédition française dans le Haut-Sénégal. — Campagne de 1882 : Louise, la lionne de Médine ; le marché de Bakel. — Dans la forêt. La raison du plus faible.

LES BAS-VESTIERS

(Suite)

Le Français est essentiellement sociable ; seul, il languit et s'étirole. C'est une qualité qui, comme toute qualité morale, devient facilement un défaut. Les historiens nous assurent que ce fût le grand obstacle à la colonisation de la Louisiane : postés à de longues distances les uns des autres, les premiers colons ne pouvaient se résoudre à vivre ainsi isolés du monde. Aussi, perdaient-ils leur temps à se visiter et à se rendre même jusqu'à la ville pour apprendre quelque nouvelle.

Au Canada, la même qualité se remarque à première vue. Qui s'est arrêté à Québec ou à Montréal et n'a pas senti cette brise hospitalière le pénétrer jusqu'au cœur ? Il en est pour qui elle a été le salut. Puis, n'avez-vous jamais été frappé de ce fait que je ne suis point le premier à relever, mais qui n'en est pas moins digne d'intérêt ? Pendant que l'Anglais bâtit sa maison aussi loin de la rue qu'il le peut, et l'entoure d'un double rideau d'arbres, le Français, lui, la bâtit sur le bord du trottoir : il veut voir et être vu, il veut, même chez lui, jouir de la société. Au reste, pourquoi appuyer sur ces faits d'observation ? Les fêtes homériques des vieux Canadiens et les réunions d'amis très fréquentes encore sont la meilleure preuve de cette qualité native.

Est-ce le même instinct, ou bien sont-ce réellement les affaires ? Toujours est-il que le paysan manseau connaît plus d'une tentation sous ce rapport ; et, je dois le dire, il ne sait guère y résister.

Chaque semaine, il y a le marché ; chaque mois ou à peu près, il y a la foire. Il s'y rendra assidûment. Rien de plus pittoresque qu'une de ces foires champêtres dans l'une des petites villes du Bas-Maine. Vous y trouvez reflétées au vif les mœurs des quatre provinces du Bas-Maine, du Haut-Maine, de la Normandie et de la Bretagne, et, bien qu'imprégnées de la vieille foi et de la vieille simplicité passées, elles n'en sont ni moins pures ni moins originales. Il faut avoir troqué Pégase contre un cheval d'omnibus, pour ne pas s'en éprendre.

Dès le point du jour, la petite ville se lève en liesse : les hôtels s'animent, les boutiques s'ornent et les rues se remplissent. Le fouet autour du cou, le riche Normand crie haut derrière le nombreux troupeau qu'il vient mettre en vente et dont il se montre justement fier. Son ton altier et sa haute stature contrastent étrangement avec la voix timide et la petite taille du Breton. Tout à l'heure, ils se rencontreront sur le terrain des affaires, et, dans ce combat de l'intelligence, le Celte aura son tour. Quant au Bas Vestier, on sent qu'il est chez lui : à l'aise avec le Normand, auquel il a plus d'une fois rendu des points, à l'aise avec le Breton, qu'il aime comme un frère d'armes, il saura se tirer honorablement d'affaires avec l'un et l'autre, et, au

besoin, dire au premier : à *Normand, Normand-et-demi*, et au second : *N'entends quette*. Le Normand a le teint fleuri, le Manceau et le Breton sont plutôt bruns.

Mais quel est ce grand gaillard pâle, aux yeux bleus, à l'aspect languissant ? Il est, il faut le reconnaître, plus élégamment vêtu que les autres, il a les mains plus blanches, la moustache mieux cirée. Serait-ce un Manceau ? Hélas ! oui, mais expliquons-nous, ce n'est pas le Manceau du vrai Maine, du Maine qui se leva pour son Dieu et pour son roi, c'est le Manceau de la Sarthe, le Manceau défiguré au contact de la fausse civilisation moderne, le Manceau tel qu'il est devenu sous l'influence des journaux orduriers de la République actuelle. Ses pères ne le reconnaîtraient pas ; ses anciens frères ne le reconnaissent pas non plus, et, tout à l'heure, ils lui prouveront bien, même qu'en affaires, l'étude des livres et l'expérience valent cent fois les polissonneries d'un chroniqueur ignorant.

A huit heures, tout le monde est à ses pièces : le marchand à son comptoir, le charlatan sur sa voiture peinte à grands ramages et le paysan sur la place. C'est, jusqu'à midi, le temps des affaires d'importance. Le minotier entasse sur ses immenses chariots les grains qu'il a achetés, le marchand de bestiaux marque au ciseau les animaux dont il est devenu l'acquéreur, et le fermier paie à son maître, en bel et bon argent, le montant de ses annuités.

Pendant ce temps-là, les femmes, car elles aussi vont au marché, font elles-mêmes leur commerce. Qu'elles portent encore la coiffe vraiment monumentale de la Basse-Normandie, la laitière du Maine, le bonnet de la Bretagne, ou que, renonçant à ce qui, dans le bon vieux temps, faisait la joie de leurs mères, elles se soient laissées aller à se croire plus intéressantes, pour avoir un véritable jardin potager sur la tête, peu importe, elles ont conservé leur patois et elles savent le mettre à profit pour vendre aussi cher que possible et acheter dans des conditions tout autre. Sachant encore leur catéchisme et partant instruites de leurs devoirs, elles ne se laissent point séduire par l'éclat des étoffes et n'achètent guère à crédit. Les marchands ne s'en plaignent pas, ni les maris non plus.

Après-midi, les affaires sont reléguées au second plan ; les plaisirs commencent. Vous verrez alors les jeunes gens et les enfants enfourcher lestement les chevaux de bois et tourner, au son de la musique, autour du cercle de spectateurs qui admirent l'élégance de ces nouvelles montures. Pendant ce temps-là, les femmes et les filles visitent les boutiques, les hommes jouent à la carte barbouillée, aux dés ou à la roue de fortune. Tous s'amuse, et la vie déborde par tous les pores.

Sur ces places, il y a même des spectacles. Certes, ni les pièces, ni le théâtre, ni les acteurs ne sont de grande valeur ; ce sont tout bonnement des saltimbanques qui cherchent à faire rire par des plaisanteries d'un goût souvent douteux. Autrefois, il y a quelques quinze ans, la morale avait peu à s'en plaindre. Aujourd'hui, grâce à la doctrine du laisser-faire, il est loin d'en être de même. Ces batteurs sont tous républicains et se croient, comme tels, en droit d'insulter ce qu'ils ignorent et de couvrir prêtres et rois de leur bave immonde. Aussi le père éloigne son fils de pareilles représentations, et la mère surtout en éloigne sa fille. Cette chronique en action ne contient de fait rien qui les ennoblisse ou les rende meilleurs. Ils ont cent fois raison.

Un autre intéressant personnage dans ces foires champêtres, est le charlatan-dentiste. Galonné d'or des pieds à la tête, entouré de musiciens bruyants et généralement forts en gueule, comme on dit là bas, il débite son boniment avec un aplomb sans pareil. Combien de gens se tirent d'affaire ainsi ; n'est-ce pas, *Cyprien* ? Le géant normand détourne la tête avec mépris, le breton le regarde avec rage, le bas-vestier s'en moque. De tous les assistants, seuls le manseau fané et sa femme, la pimêche, prêtent l'oreille à ses blasphèmes mensongers. Quel bon éclat de rire n'est-ce pas, parmi les autres, quand ils voient le badaud invalide se débâtrer, comme un forcené, sous la clef de l'impitoyable dentiste ! " Il a ri du mensonge ; il en tombe la victime, qu'il paie maintenant ! "

A Gorron, deux de ces foires sont célèbres entre toutes ; l'une c'est la foire fleurie, à laquelle viennent tous les domestiques en quête d'une place ; l'autre, c'est la Saint-Laurent, où se vendent par milliers les meilleurs bâtons du monde. N'en déplaise aux Irlandais, nos amis et nos frères, un gourdin de nélier bien eiselé et durci au feu pourrait se mesurer sans peur avec le meilleur *Black Thorn* de Tipperary. Ensemble, un beau jour, ils feront leur œuvre.

Pour ne pas mentir à l'histoire en ne montrant le Bas-Vestier que sous son beau côté, je dois ajouter ici qu'aller à la foire est pour lui non seulement une tentation, mais aussi souvent un danger, et quelquefois une faute.

Quand son négoce est brillant, quand il rencontre grand nombre d'amis, quand le cidre est mousseux et que l'eau-de-vie est excellente, il lui arrive parfois de faire comme tant d'autres, de se griser un peu. Généralement il ne passe pas par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; il s'arrête au bleu. Mais comme alors il a de l'esprit et du cœur !

A cheval sur la barrière qu'il lui faut franchir pour retourner au village, il se démontre les plus hauts problèmes de l'astronomie. Des étoiles nouvelles, il en découvre partout ; que la terre tourne, il ne peut le mettre en doute ; il la voit tourner. Heureux s'estime-t-il, quand il ne s'abat pas lui-même comme un aréolithes.

Rentré chez lui, c'est le cœur qui prend le dessus. Il pourra bien encore s'élever, comme l'alouette, d'un coup d'aile de son imagination jusqu'aux régions les plus hautes de la pensée ; mais il en redescendra bientôt, et ce sera pour épancher les trésors de son cœur sur tous ceux qui l'entourent. Sa femme est obligée, entre un sourire et une larme, d'entendre à nouveau les protestations d'amour qui la charmèrent aux jours de sa jeunesse, et ses enfants, ce soir-là les plus intelligents et les plus beaux du monde, reçoivent aussi l'assurance qu'ils en seront les plus riches et les plus heureux. Ah ! c'est qu'il y a loin du buveur de cidre au buveur de bière ! Autant cette dernière boisson rend pesant et triste, autant l'autre rend actif et joyeux. L'une donne le spleen, l'autre la vie.

Faudrait-il conclure de cet aveu que le Bas-Vestier est un ivrogne ? Non pas absolument, mais bien qu'il s'oublie quelquefois. Il est si près des Bretons et si près des Normands ! et puis, le pommier et le poirier sont si fertiles dans son pays ! enfin, il va si rarement à des excès regrettables ! Au reste, que celui qui est sans péché lui jette la première pierre ! Ce ne sera pas, ici du moins je parle avec assurance, celui dont les rimons sont si naturellement en *key*.

Pour moi, s'il n'y avait ce défaut, je dirais au Bas-Vestier avec enthousiasme ce qu'il se chante à lui-même, lorsqu'il est insulté :

Chez toi, tout plat à mon âme enchantée :
Ton vieux patois, tes us *bièmes des sots*.
J'aime la braie et la veste écourtée,
Tes paysans en guêtres, en sabots.
Qui me rendra le blé noir en galette,
La fine andouille et le poiré mousseux.
Nos plats d'étain, la gerbe et la mielllette,
La Saint-Laurent et ses bâtons fameux ?

Et, comme lui encore,
Par mes dédains, bravant qui nous blasphème, je répéterais pour la troisième fois dans cet écrit, pour la centième dans mon cœur :

O mon pays, je viens te rendre hommage,
De mon amour que ce chant soit le gage.
Vive Gorron ! mes goûts, mon cœur,
Là tout me dit : c'est le bonheur !

GIULIO.

À PROPOS DE VICTOR HUGO

La presse parisienne s'est beaucoup amusée de certaines adresses présentées à Victor Hugo à propos du 82ème anniversaire de sa naissance, en février dernier. Voici comment M. Victor Fournel parle, dans le *Correspondant*, de l'adresse présentée au maître par les cuisiniers français établis à l'étranger :